



Par ALAIN DUHAMEL

M.I. ou le totalitarisme de la liberté

Avec l'affaire Marcela Iacub, l'intelligentsia parisienne vient de s'offrir l'un de ces scandales politico-littéraire qui font ses délices, son charme indiscret et sa spécificité.

Une juriste iconoclaste, essayiste réputée, chroniqueuse à *Libération* comme nul ne l'ignore plus, se trouve soudain projetée au cœur d'un psychodrame sensationnel et désastreux. La presse de qualité s'empoigne furieusement, les uns défendant bec et ongles les droits absolus de la création littéraire et célébrant la naissance d'un grand auteur (*le Nouvel Observateur*, *Libération*), les autres s'indignant d'une entreprise médiocre, cynique et clinique (*l'Express*, *le Monde*, *le Point*).

On voit les meilleurs critiques littéraires défendre violemment les positions les plus opposées comme aux grandes heures des controverses sur Flaubert, Proust ou Céline. Chacun ne voit que ce qu'il a envie de voir et oublie volontiers ce qui dérange sa démonstration. C'est en ce sens une bataille de borgnes.

Pourtant, au bout du compte, ce qui ressort de cette polémique qui a obtenu les honneurs de plusieurs unes et a provoqué une avalanche de réactions de toutes les couleurs, c'est l'aigre démonstration du totalitarisme de la liberté intégrale.

Marcela Iacub était connue, à son avantage, pour sa passion de la liberté qui se retrouvait aussi bien dans son œuvre (*Le crime était presque sexuel*, *l'Empire du ventre*, *Par le trou de la serrure*), que dans ses articles, dans son allure, dans son personnage. Pour elle, l'autoritarisme, le moralisme, le machisme, habillé ou non en paternalisme, c'était l'ennemi.

Avec son *Belle et Bête* (Stock) son intégrisme de l'individualisme la fait verser paradoxalement de l'autre côté du miroir, celui du totalitarisme de la liberté absolue : à s'affranchir de toute contrainte, de toute limite, elle détruit de façon inhumaine la liberté de l'autre, celle de son sujet, de sa victime, de sa proie, à commencer par son droit à la vie privée, à l'intimité préservée. Sa liberté intégrale dévore la liberté résiduelle de Dominique Strauss-Kahn, a fortiori celle d'Anne Sinclair. Pas de borne, pas de morale, pas de pitié, pas de respect de l'humanité de l'autre. L'émancipation de l'auteur accouche d'une littérature de prédation.

Car, bien entendu, la question n'est pas, en quoi que ce soit, celle de la li-

berté de création littéraire. Ce serait trop commode. Si *Belle et Bête* était une fiction, fût-elle monstrueuse, fût-elle au sens propre bestiale, il n'y aurait rien à redire.

L'artiste a tous les droits jusqu'au point où commencent les droits de l'autre. La question est encore moins celle de la transgression. En la matière, de Bataille à Genet, de Nabokov à Henry Miller, les précédents scandales ont toujours tourné à la déconfiture des procureurs. L'artiste est la liberté.

Même la question du talent, voire de la grandeur littéraire, ne se pose pas ici. Des critiques appréciés ont eu la révélation, le choc, en tout cas le sentiment d'avoir découvert un immense écrivain avec l'auteur de *Belle et Bête*. D'autres, tout aussi appréciés, ont considéré que le texte ne méritait en rien l'immense bruit qu'il a fait.

Jusque-là, il ne s'agit que d'une bataille littéraire classique, comme la France se fait une spécialité d'en connaître depuis des siècles.

Même la question de savoir si Marcela Iacub a tendu un traquenard à Dominique Strauss-Khan, a voulu réussir un coup d'éclat, a agi cyniquement ou instinctivement puisqu'elle ne se censure jamais, cette question est annexe, même si un trop célèbre mail l'éclaire fâcheusement.

Le point central est ailleurs : en nommant Dominique Strauss-Khan et Anne Sinclair dans son interview au *Nouvel Observateur*, en revendiquant un récit et une investigation, Marcela Iacub a choisi d'être lue non pas seulement comme l'insurrection d'un libre auteur mais comme le prédateur de la liberté d'un autre, d'une autre.

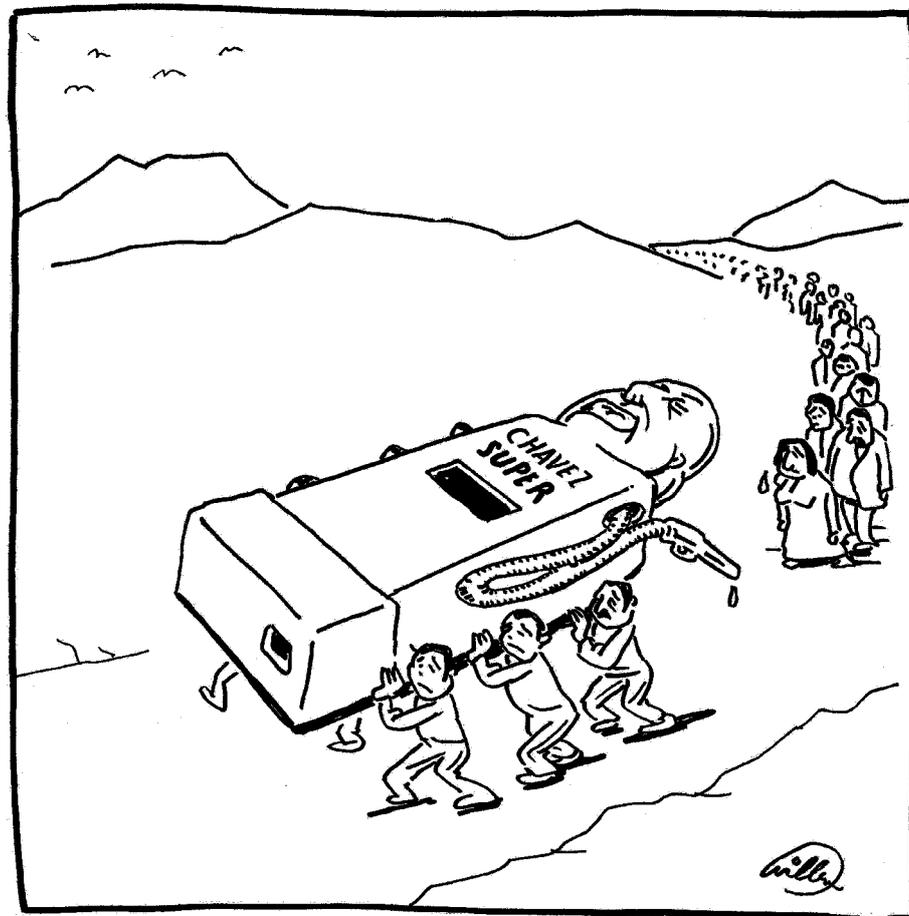
Rien, absolument rien ne lui donne le droit d'étaler, d'exhiber, même en forme de parabole, les mœurs et la sexualité de Dominique Strauss-Khan.

Rien ne l'autorise a fortiori à faire parler Anne Sinclair. Dominique Strauss-Khan fut un immense espoir, est devenu une immense déception. Il était admiré, il est rejeté, exclu. La justice est passée par là et elle repassera.

Personne d'autre, pas même un auteur, n'a le moindre droit d'ajouter une sanction à d'autres sanctions, un châtement à d'autres châtements.

Or, c'est exactement ce que fait Marcela Iacub. Elle ridiculise, elle accable, elle punit. La statue germanopratinne de la liberté se transforme ainsi en inquisiteur condamnant Dominique Strauss-Khan au bûcher éternel.

L'ŒIL DE WILLEM



Quand Hessel retrouvait le « zwickmühle »

Par SACHA GOLDMAN Secrétaire général du Collegium International dont Stéphane Hessel était le cofondateur

Tête désespérée, Stéphane Hessel pousse un soupir : « Ah, ils vont recommencer. » Il est chez lui, attendant un philosophe allemand qui vient lui rendre visite. « J'étais à Genève avant-hier avec un spécialiste du monde financier qui m'expliquait comment, malgré le grand crash de 2008 et tous les efforts faits depuis par les gouvernants pour régulariser le système

Le terme aide, de toute évidence, à exprimer sa vision de ce dérèglement financier causé par une déperdition de l'ethos et de tout sens des responsabilités du monde bancaire.

bancaire, rien ne va ! » Après une pause, il dit, résigné : « Nous sommes dans le zwickmühle. » Comme s'il était surpris lui-même par ce mot étrange venu du tréfonds de ses pensées, il le répète. Puis, songeur, il va prendre un minuscule dictionnaire franco-allemand et cherche le mot. *Zwic... zwicken...* Il cherche, sans trouver. Arrive le grand philosophe, maître à penser allemand. Il vient pour échanger sur ses propres préoccupations sur l'avenir du monde, partager ses inquiétudes. Après de cordiales salutations, le philosophe s'assoit dans un fauteuil, face à Stéphane Hessel, toutes antennes dehors, attentif et

prêt à écouter. Stéphane Hessel le regarde avec un air aussi sérieux que malin, et lui jette un soudain : « *Zwickmühle* ! Au regard interloqué du philosophe, il ajoute : « Nous sommes dans le zwickmühle ! »

Le terme l'aide, de toute évidence, à exprimer sa vision de ce dérèglement financier causé par une déperdition de l'ethos et de tout sens des responsabilités du monde bancaire. Ce terme a pris résonance pour Stéphane Hessel, sans qu'il puisse l'expliquer. Comme un enfant qui connaît le mot mais n'arrive pas à le maîtriser.

Il faut chercher ce mot dans l'Allemagne d'antan pour retrouver tout son sens métaphorique. C'est le philosophe qui expliquera le terme. Il s'agirait d'un jeu d'enfants, où l'on avance les pièces pour bloquer l'adversaire en le mettant dans une situation d'où il ne pourra plus bouger. Mais l'adversaire fait de même

et il advient que les deux parties se trouvent bloquées, les deux perdantes. Au contraire de la relation win-win (« gagnant-gagnant »), c'est une situation de perdant-perdant où la recherche de son propre bénéfice provoque la perte de chacun créant une impasse, un cul-de-sac. Un *zwickmühle*.

Tous comptes faits... ce mot n'était qu'une pierre angulaire perdue et enfuie dans la mémoire du petit *Berliner Kind* Stephan, l'enfant arraché à Berlin et à l'Allemagne pour qu'il devienne parisien, français et citoyen du monde. Un mot qui fait penser au mystérieux « *Rosebud* », la dernière parole de *Citizen Kane*.